

TRIBUNE DE GAUCHE

changer

og fredsmarsj

kelapper på
nes det er så
rengt adskilte
eller mot fred.
til å gå fred-
for fred på vår
sere noen entusi-
Ikke for fred.

ANTI-ATOM
MAR

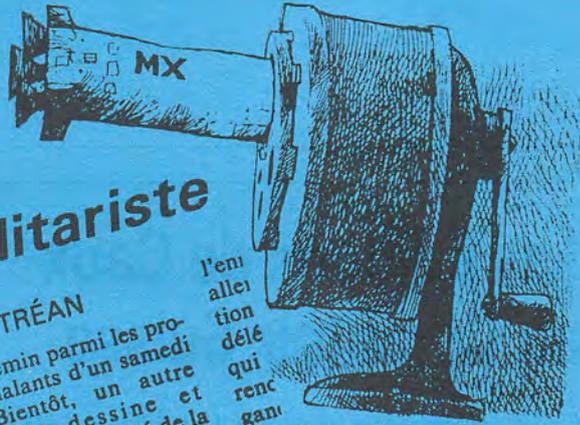
لداهمة والاعتداء
في الجنوب
اسرة.. والنبتية تستفيث
في المحن

Un pacifisme militariste

De notre envoyée spéciale CLAIRE TRÉAN

Été chaud
sur les fusées
avant l'automne
chaud des
pacifistes

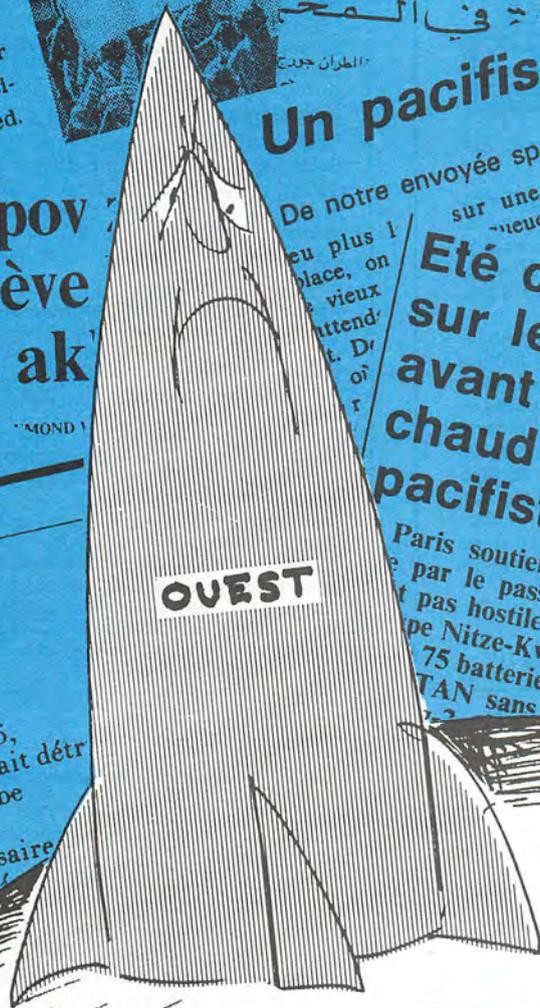
Paris soutient Bonn aussi fermement
par le passé sur les euromissiles
pas hostile à un règlement éventuel
type Nitze-Kvitvinski (75 fusées SS-20
75 batteries de missiles de croisière
TAN sans dé...



Pershing-2 suscit
«ali euromissiles»
«l'arand

Andropov
n Genève
p een ak
Monde

a paix
e 6 août 1945,
Hiroshima était détr
par une bombe
atomique.
Cet anniversaire
sera marqué
d'une



LA PAIX un combat responsable

**Des choses
bien assurées:**

winterthur
assurances

Les Editions de Caux au Comptoir Suisse



Pour la deuxième année consécutive, les Editions de Caux tiendront un stand au Comptoir Suisse, la grande foire nationale d'échantillons qui attire à Lausanne des centaines de milliers de visiteurs. Dans le cadre de l'Allée du Livre, patronnée par l'Association des Editeurs Suisses de langue française, les Editions de Caux partageront, du 10 au 25 septembre prochains, un espace de neuf mètres carrés avec les Editions du Soc et les Editions Ouverture, afin de présenter au public leurs dernières parutions.

A côté de *Une Minute pour chaque jour* du pasteur Philippe Zeissig, publié par Ouverture, et des *Larmes de Madame Meng*, parabole chinoise de Choan Seng Song publiée par Soc, les Editions de Caux présenteront simultanément dans les quatre langues nationales suisses une nouvelle édition de *Familles Heureuses*, un livre destiné aux enfants de 3 à 6 ans. L'édition qui est proposée peut d'ailleurs être adaptée facilement à n'importe quelle langue, puisque les textes sont imprimés séparément sur étiquettes autocollantes par un procédé moderne. Les dessins sont reproduits en grandeur réduite sur les étiquettes, ce qui permet aux enfants de découvrir eux-mêmes où celles-ci doivent être placées. En plus de *Familles Heureuses*, le livre de Julie Chamot, *Les Enfants nos maîtres*, sera vendu pour la première fois au Comptoir Suisse. On pourra bien sûr acquérir au stand des Editions Caux, Ouverture et Soc, tous les ouvrages qui constituent le fond de ces trois maisons.

Comptoir Suisse, Lausanne - du 10 au 25 septembre 1983
Stand des Editions Caux, Ouverture et Soc, n° 1071, Allée du Livre, Halle 10

AUX VISITEURS DU COMPTOIR

M./Mme/Mlle _____ Prénom _____

Rue _____

N° postal et localité _____

désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de _____ 198_____ et s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture. (Tarifs ci-contre).

désire recevoir deux numéros gratuits lors d'une prochaine campagne de promotion.

Date _____ Signature _____

Bulletin à remettre au stand des Editions de Caux ou à renvoyer à CHANGER, 1824 Caux.

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral

Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie O'Neill, Charles Piquet, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 80 ; Suisse : Fr.s. 24. — .

Belgique : FB 575 ; Canada : \$ 17. — .

Autres pays par voie normale : FF. 90 ou

Fr.s. 27. — . Pays d'outre-mer, par

avion : FF. 100 ou Fr.s. 30. — . Prix spécial

étudiants, lycéens ; FF. 40 ; Fr.s.

15. — ; FB 280.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De-Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 5 000 francs CFA (abonnement avion) ou 4 500 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

Un océan « ouvert »

Voici qu'à nouveau le gouvernement australien élève une protestation contre le dernier tir nucléaire français à Mururoa, en Polynésie. Malgré la « parenté » socialiste entre le gouvernement français et la nouvelle équipe au pouvoir à Canberra, celle-ci semble vouloir s'en prendre tout particulièrement à la politique atomique de la France dans le Pacifique, puisqu'elle a déjà interrompu ses livraisons d'uranium à Paris. Ce qui inquiète certains, dont un spécialiste australien des questions de défense et de politique étrangère, c'est que cela n'aboutisse à un inutile isolement de la France dans le Pacifique, au

moment précis où elle fait face à des situations particulièrement délicates, notamment en Nouvelle Calédonie. Ce même fonctionnaire, de passage à Paris, devait déplorer la piètre opinion que se font de l'Australie certains dirigeants français. Et de souhaiter que des échanges aient lieu, pour que l'on se comprenne mieux, de parti travailliste à parti socialiste, de gouvernement à homme à homme. Le Pacifique est un océan « ouvert » où toutes les grandes puissances sont présentes d'une façon ou d'une autre, à tel point que certains de ses « Etats-archipels » se sentent parfois menacés

dans leur intégrité et que la France craint une ingérence extérieure dans des affaires qu'elle considère de son unique ressort. L'histoire nous a souvent enseigné qu'il est dangereux de laisser s'isoler une nation en difficulté, car celle-ci risque alors de céder aux pires tentations. Même si

cela paraît une nécessité lointaine dans l'espace, il vaut la peine d'œuvrer pour un rapprochement entre la France et l'Australie, d'autant plus que bien que l'opinion européenne en soit peu consciente, les enjeux politiques de l'Océan Pacifique sont de nature globale.

Méridien

Dans ce numéro

C'est un peu le hasard qui a voulu que la Norvège occupe dans ce numéro une place prépondérante. Voulant illustrer l'interview de Jens Wilhelmsen sur les préalables de la paix (p.4), nous nous sommes adressés à son collègue et ami Einar Engebretsen. De fil en aiguille, l'idée nous est venue de publier un article-portrait d'Einar (p.8), qui nous fournit ses caricatures depuis la création de notre revue... et de l'illustrer de quelques-unes de ses meilleures œuvres !

*La plupart des autres articles nous ont été fournis par des personnalités que nous avons rencontrées à Caux d'où — comme chaque année — sont réalisés les numéros d'été de *Changer*.*

Si l'un ou l'autre de nos lecteurs venait à s'inquiéter du nombre de patronymes en -sen ou en -son qui émaillent notre numéro, qu'ils se rassurent : il ne s'agit pas là d'une nouvelle invasion viking, mais, là aussi, du fruit du hasard !

La rédaction

À TRAVERS CHAMPS

Premières gouttes

Depuis cet été de 1947 où nous avons pelleté de la terre pour aménager la pelouse devant la terrasse de Mountain House, nous n'avions jamais vu, à Caux, le gazon aussi brûlé par le soleil. Mais cette année, il a fait très chaud et très sec en juillet, et la Suisse romande attend la pluie.

Hier après-midi, nous étions montés sur la route de Sonchaud jusqu'au dernier tournant, et, avant de redescendre, nous nous sommes assis un moment au bord de la route. Le ciel s'était couvert et nous avons vu tout à coup des gouttes dispersées étoiler le bitume. Ce n'était à vrai dire que quelques gouttes, vite tarées, vite séchées, mais on sentait déjà monter l'odeur unique de la première pluie sur un sol assoiffé, odeur que tous les hommes de la terre connaissent et savourent. Car pour nous, le mauvais temps, sec ou pluvieux, c'est le temps qui ne finit pas de durer. Le bon temps, c'est le temps qui change.

Ces premières gouttes, ce n'était qu'une timide promesse, mais le soir venu, une première bonne averse laissait des flaques sous les marronniers de la terrasse.

Premières gouttes, premier effort du temps qui change, premier parfum de la terre qui reprend vie, apprenez-nous à espérer ! Apprenez-nous à respecter la première larme, la première goutte de sueur ou de sang, du cœur humain desséché qui commence à reprendre vie.

Philippe Schweisguth

A nos abonnés

Désirant gérer *Changer* avec rigueur et sans un déficit que nous ne saurions comment combler, nous nous voyons dans l'obligation d'augmenter nos tarifs d'abonnement à partir de la France, pour suivre les augmentations récentes des tarifs postaux, du papier et des frais d'impression. Aussi, à compter du 1^{er} septembre 1983, le prix de l'abonnement en France passe à 80 F par an. Pour les autres tarifs, veuillez consulter le tableau page ci-contre. Nos abonnés seront prévenus personnellement des nouveaux tarifs au fur et à mesure de l'échéance de leur abonnement.

Nous comptons sur nos abonnés — et amis — pour nous soutenir dans cet effort, et les en remercions d'avance.

Le service de diffusion

PHOTOS ; Bräckle : pp. 4, 13 ; Bühler : p. 10 ; Channer : p. 13 ; Howard : p. 13 ; Shah : p. 12.

La paix, un combat responsable pour l'individu comme pour les nations

Entretien avec Jens Wilhelmsen, d'Oslo

L'installation de nouveaux missiles américains en Europe est, depuis des mois, le point de cristallisation des relations Est-Ouest. Mais il est évident à tous que l'absence de sincérité que chaque camp attribue à l'autre est au centre du problème. C'est cela le rideau de fer, plus élevé que tous les murs et toutes les rangées de barbelés. Peut-on le franchir ? Le cœur de celui que l'on persiste à voir comme « l'adversaire » est-il sondable ? Où réside le point de vulnérabilité qui permettrait, non pas de faire rendre gorge à l'autre camp mais au contraire d'ouvrir la voie à un dialogue véritable ?

Tels sont les sujets dont nous nous sommes entretenus au centre international de conférences du Réarmement moral, à Caux, avec un Norvégien, Jens Wilhelmsen, qui participait avec sa femme et ses deux filles à la « rencontre des familles ».

A 19 ans, Jens Wilhelmsen a milité dans la Résistance norvégienne. En 1949, avec les premières équipes du Réarmement

moral, il s'est installé dans la Ruhr, où il a été accueilli, malgré la précarité de la vie à cette époque, dans des familles de cadres et d'ouvriers de cette grande zone industrielle allemande. L'un de ses hôtes était un membre du comité du parti communiste de Rhénanie-Westphalie qui, peu après, s'est rendu à Caux et, comme plusieurs de ses camarades, a vu dans le Réarmement moral « une nouvelle étape dans la marche révolutionnaire de l'humanité ». Wilhelmsen s'est ainsi trouvé très jeune au cœur d'une confrontation idéologique qui a orienté son esprit vers la recherche des issues possibles au conflit Est-Ouest.

Il a beaucoup voyagé et connaît très bien le Japon et les Etats-Unis, où il a séjourné respectivement pendant cinq et trois ans. Il est l'auteur d'un livre qui a paru en norvégien, puis en anglais, sous le titre Man and Structures (L'Homme et les structures). Il écrit pour plusieurs journaux, notamment sur le thème de la paix.

Changer : *La conjoncture mondiale est bloquée par le surarmement des grandes puissances. Peu d'observateurs croient à un quelconque succès des doubles pourparlers de Genève sur la réduction des potentiels militaires. Comment voyez-vous la situation ?*

Jens Wilhelmsen : Il est malaisé pour un profane de se faire une opinion sur les résultats possibles de ces conversations, alors que les experts varient de semaine en semaine dans leurs prédictions et même dans l'appréciation des faits. Lorsque je me suis trouvé au mois de mars dernier aux Etats-Unis, j'ai perçu de la part de l'opinion une attitude plus ouverte, une plus grande recherche concernant le désarmement que ne le laissent entendre les médias européens. Je dois cependant préciser que j'ai séjourné seulement sur la côte Est, connue pour son libéralisme.

A mon arrivée outre-Atlantique, j'avais à l'esprit l'appréhension de beaucoup de gens, à l'Est comme à l'Ouest, quant à l'influence dominante du complexe militaro-industriel.

J'étais également conscient du fait que la question du chômage et de la création d'emplois est liée à celle de la fabrication des armements. Il y a donc un danger très réel que les « lobbies » exercent un pouvoir exagéré sur les décideurs de Washington. Cette préoccupation m'a été confirmée par ce que m'a dit le correspondant à Washington

d'un grand journal américain, qui est lui-même un partisan de Reagan : « Je ne connais que très peu de cas où un membre du Congrès ait voté contre un projet de production d'armements qui créerait un certain nombre d'emplois dans son propre Etat et qui serait ainsi susceptible d'assurer sa propre réélection ».

Ainsi, les citoyens américains deviennent de plus en plus conscients de l'influence dangereuse que peuvent exercer certaines forces aux Etats-Unis.



Jens Wilhelmsen

— *Est-ce que les questions d'armements ne se traitent pas en quelque sorte en marge de la démocratie, certaines décisions étant prises par des technocrates et des hommes politiques sans consultation du peuple ?*

J.W. : Je ne pense pas que cela soit plus vrai aux Etats-Unis qu'en Europe. Mais les citoyens américains se rendent mieux compte, surtout depuis la guerre du Vietnam, qu'ils doivent faire entendre leur voix et asseoir leur influence, plutôt que de s'en remettre aveuglément aux décisions de leurs représentants.

— *N'est-il pas juste de dire que, comme pour le développement du nucléaire civil, les gouvernements ont quelque réticence à faire confiance à l'opinion publique ? Ils disposent, en ce qui concerne la situation militaire mondiale, d'une masse d'informations, souvent de nature confidentielle, qu'il leur est difficile de communiquer. Comment lever cette difficulté ?*

J.W. : Nous devons aider les leaders politiques à être plus sensibles et plus ouverts à ce que pense le public. C'est là une question morale : se contentent-ils de prendre leurs décisions et de les imposer ? Sont-ils authentiquement convaincus de la sagesse du peuple ou la considèrent-ils comme une interférence malvenue dans les plans qu'ils ont déjà élaborés ?

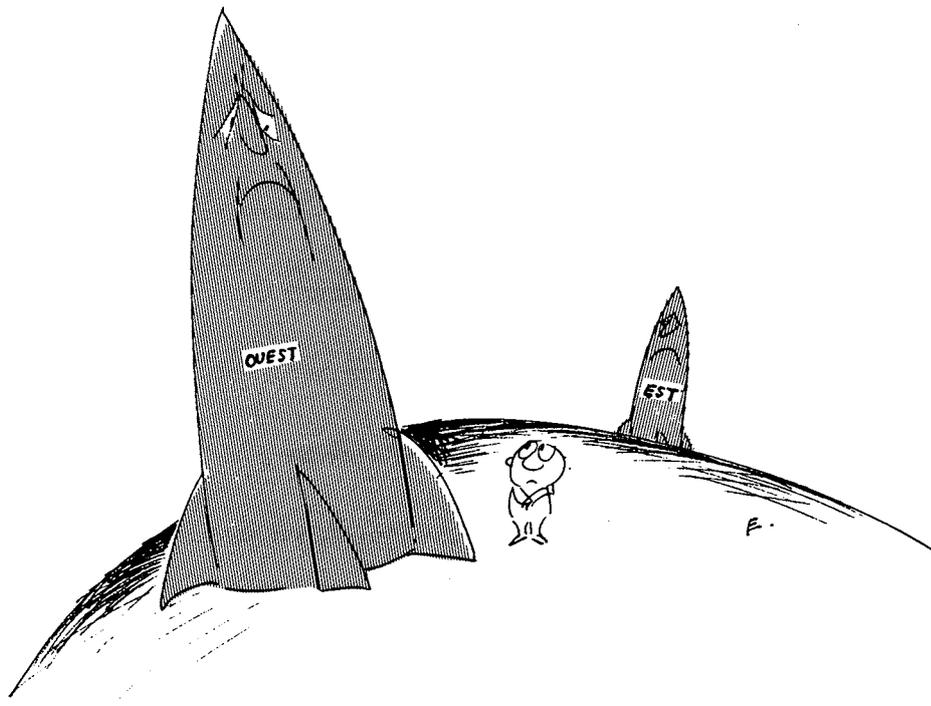
— *Mais la formation d'un courant d'opposition dans l'opinion publique n'émane pas toujours d'un processus démocratique ?*

J.W. : Je considère comme salutaire une mobilisation de l'opinion telle qu'elle s'est manifestée dans les mouvements pacifistes. Je suis conscient du danger que présentent ces mouvements s'ils aboutissent à une réduction de l'armement à l'Ouest sans que rien ne change à l'Est. Il en résulterait un déséquilibre qui serait nuisible à l'Occident et qui pourrait même conduire à la guerre. Je pense cependant qu'il y a une sorte d'automatisme des deux côtés dans l'escalade des armes que l'on avait besoin de mettre en question. A cet égard, les mouvements pacifistes ont soulevé une interrogation nécessaire.

— *Peut-on faire quoi que ce soit pour que les opinions publiques puissent être plus complètement informées et pour que s'ouvre, entre les différentes tendances, un débat digne de ce nom ?*

J.W. : Cette question présente un aspect qui concerne l'individu. Chacun doit savoir vraiment où il se situe, quels sont ses principes de vie. Si souvent, parce qu'ils ne sont pas clairs sur les grandes questions éthiques, religieuses et existentielles, les gens se laissent manipuler. Ainsi, on trouve d'un côté, dans une boîte, la gauche, et de l'autre côté, la boîte de la droite. Les deux insurgent sans aucun sens critique les informations qui leur viennent d'une source et rejettent systématiquement celles qui leur parviennent de l'autre source. En ce qui me concerne, j'ai toujours peur d'aller au devant de gens qui sont d'un avis totalement opposé au mien ou qui pourraient avoir à mon sujet un préjugé défavorable. Je cours alors le danger de rester confiné dans le ghetto de ceux qui pensent comme moi. Mais, en réalité, lorsque je vais à la rencontre de ceux qui ont des opinions opposées aux miennes, j'en apprend toujours quelque chose. Eux-mêmes apprennent aussi quelque chose ou, du moins, ils ont la possibilité de percevoir ma sincérité. Si nous ne brisons pas notre peur de la confrontation des idées, les boîtes dont nous avons parlé tout à l'heure s'éloignent de plus en plus les unes des autres et leurs parois s'épaississent. On finit par en savoir de moins en moins les uns sur les autres et par suspecter, toujours davantage, les motivations de l'autre camp.

— *Estimez-vous donc que la rencontre des diverses opinions en Occident soit un préalable à la rencontre de l'Est et de l'Ouest ?*



J.W. : L'ardeur que nous mettons à franchir les barrières du ghetto et le courage dont nous avons besoin pour cela ne peuvent que s'accroître lorsque nous avançons dans cette direction. Tout comme la joie de découvrir, derrière la façade politique, un être humain qui, beaucoup plus que les positions politiques ne semblent l'indiquer, aspire en somme aux mêmes choses que nous.

Je suis allé voir par exemple la rédactrice en chef d'un journal dont j'avais tout lieu de penser qu'elle avait de graves préjugés concernant le Réarmement moral. Alors que notre entretien venait de commencer, je lui ai dit sans préméditation les batailles que j'ai livrées parfois au sein du Réarmement moral pour ce que j'estimais juste et combien forte, parfois, est la tentation de se conformer à l'avis général, simplement pour ne pas avoir d'histoires. Aussitôt, mon interlocutrice m'a parlé des batailles analogues qu'elle doit mener au sein de son parti. Nous avons pu converser en profondeur de questions nous touchant personnellement. Aujourd'hui, quand j'éprouve le besoin de mettre mes opinions à l'épreuve, je vais la voir pour pouvoir entendre un point de vue opposé. Il en est résulté une relation créatrice.

— *Quelle est à votre avis la différence entre un pacifiste et un « faiseur de paix » (peacemaker) ?*

J.W. : Il y a une grande différence. Je ne partage pas les opinions pacifistes. J'ai des amis qui défendent cette cause-là et je respecte leur point de vue, mais je ne pense pas qu'on ait besoin d'être pacifiste pour construire vraiment la paix. Construire la paix, cela veut dire vivre dans une confrontation d'idées permanente entre le bien et le mal, entre l'esprit de service et l'appétit de pouvoir, entre l'intégrité et la corruption, le dialogue et l'isolationisme. C'est dans ce champ d'action que vous vous révélez être un bâtisseur de paix ou un facteur de division et de conflits.

— *Pensez-vous qu'il y ait une sorte de pacifisme infantile basé sur la peur et un pacifisme mûr qui tient compte du combat entre le bien et le mal ?*

J.W. : Il y a une façon infantile et une façon mûre de lutter pour la paix. Cela revêt deux aspects. D'un côté, l'on trouve l'immaturité de ceux qui disent : « Si vous avez le cœur en paix, vous êtes une force de paix ». Je ne suis pas d'accord. Dans l'arène politique et sociale, chacun doit mener un combat responsable. C'est en partie un combat politique, en partie un combat moral, mais il faut s'impliquer si l'on veut influencer la pensée et l'orientation d'un pays. L'autre immaturité consiste à penser qu'il suffit de mobiliser les gens contre les missiles et les armements sans s'attaquer aux motivations

des hommes, à leurs haines et à leurs peurs. Sinon, une attitude personnelle peut même travailler contre la paix à laquelle on aspire.

La bataille pour la paix est donc double : il faut éviter qu'elle soit uniquement une question personnelle, mais aussi qu'elle ne soit que politique.

Le film sur le Mahatma Gandhi apporte sur ces questions un éclairage étonnant. Je tirerai de ce film deux conclusions : premièrement, la force morale que représente la non-violence. Ensuite, le prix de la non-violence, qui apparaît à l'évidence dans les scènes où des Indiens acceptent d'être frappés l'un après l'autre par la puissance adverse. Cela suppose que le non-violent doit accepter de payer le même prix que tout un chacun en temps de guerre. Voilà une attitude qui ne ressort pas clairement du mouvement pacifiste.

— *Les Occidentaux en général prennent pour acquis que dans la marche vers la paix, l'Est a plus à changer que l'Ouest, ne les défauts du monde occidental ne peuvent être comparés à ceux des pays communistes. Cette attitude est-elle de nature à favoriser la paix ? Sinon que faire pour y porter remède ?*

J.W. : Si nous, Occidentaux, écoutions davantage notre jeunesse, nous découvririons une image plus réaliste de notre société. La drogue, la situation des marginaux, l'esprit de révolte sont déjà des symptômes du mal. Avant les récentes élections allemandes, un sondage a fait apparaître que 60 à 70 % des Allemands en-dessous de vingt-cinq ans rejetaient les partis politiques tels qu'ils existent aujourd'hui. C'est là un vote de non-confiance envers notre société. Nous pouvons prétendre qu'ils sont manipulés, mais si nous prenions

cette situation plus au sérieux, nous rapprocherions davantage de la vérité dans l'analyse de nos comportements et la recherche de nos objectifs. Si nous étions plus réalistes au sujet de l'effondrement de la vie de famille, de notre matérialisme, de notre attitude envers les immigrants qui viennent travailler chez nous, notre refus de l'aide aux pays en voie de développement, nous trouverions peut-être l'humilité avec laquelle nous pourrions parler différemment au Kremlin et aux pays communistes. Ce serait la voix d'un monde qui a besoin d'aide. Car si nous vivons dans la réalité de notre société contemporaine, nous savons que nous avons besoin d'aide.

— *Peu de gens croient vraiment que la voix de l'humilité ait quelque chance de toucher celui qui est possédé par une idéologie et qui n'exerce sur lui-même aucun sens critique.*

J.W. : Soulignons d'abord que tous les dissidents qui nous viennent de l'Est sont unanimes sur un point, à savoir que les citoyens et même les dirigeants de l'Est ne sont pas des idéologues. Ils ne croient plus en leur idéologie. Ils s'en servent simplement pour justifier l'emprise qu'ils exercent. Nous avons plus à faire à des cyniques puissants qu'à des hommes motivés idéologiquement. Mais je ne suis pas prêt à abandonner l'espoir qu'il y a à Berlin-Est, à Varsovie, à Moscou ou à Pékin, des Saul qui peuvent être touchés par une meilleure idée et devenir des Paul. J'ai vu cela se passer parmi des marxistes et des communistes dans le monde entier. La question n'est pas de savoir si nous pouvons atteindre les leaders du monde communiste, mais de savoir quelle est la nature et la crédibilité du message que nous leur adressons.

— *Vous avez eu l'occasion, dès votre jeunesse, de rencontrer des hommes d'idéologies différentes, notamment dans la Ruhr après la guerre, où vous viviez souvent très seul au milieu d'eux. Quelles leçons tirez-vous de ces expériences ?*

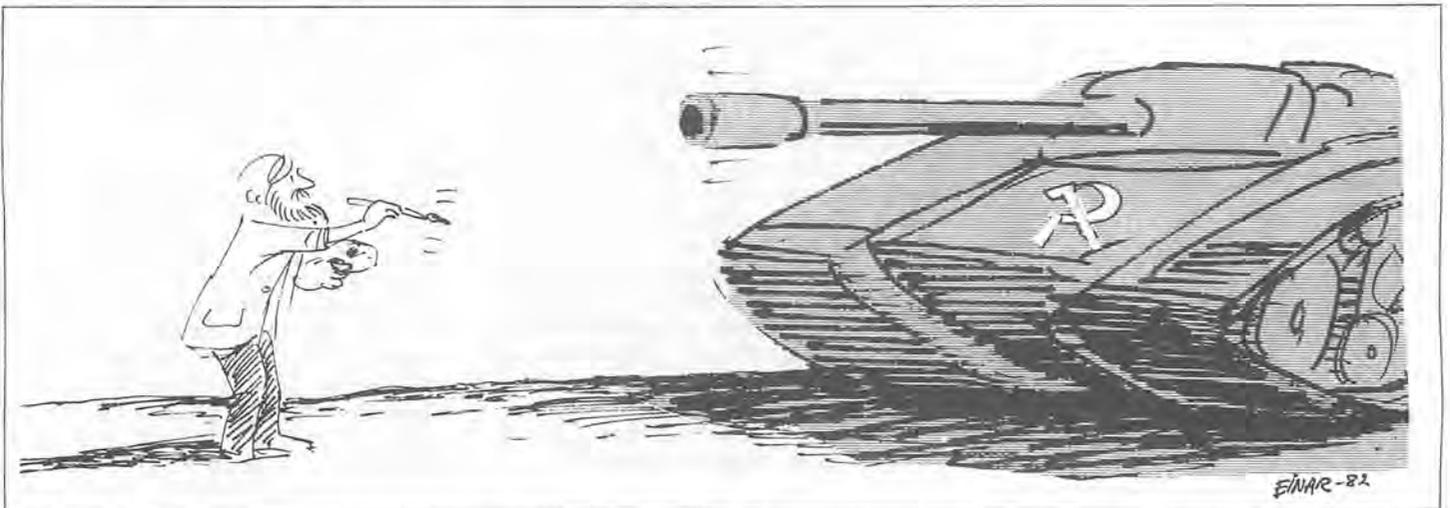
J.W. : Dans la mesure où ceux que nous rencontrons n'ont pas partie liée avec le mal — cela se passe dans les démocraties comme dans les dictatures — et où ils ne se sont pas endurcis au point de se rendre inaccessibles, et dans la mesure où nous nous ouvrons nous-mêmes sur nos problèmes et nos difficultés, nous découvrons souvent un terrain commun. Cela est vrai aussi avec des communistes, comme j'ai pu le constater dans bien des pays. On peut rétorquer qu'il y a une différence entre ces communistes allemands qui, pendant la guerre, avaient payé cher leurs convictions, et les opportunistes d'aujourd'hui qui utilisent le parti communiste pour assurer leur propre prestige.

— *Voulez-vous dire par là que deux sincérités peuvent se rencontrer, ce qui est plus difficile pour une sincérité et un opportunisme ?*

J.W. : Je n'exclus pas la possibilité, pour un opportuniste ou un assoiffé de pouvoir, d'être atteint aussi bien qu'une personne sincère. Il serait mauvais de généraliser. Ce sont souvent les personnes les plus inattendues qui ont une faille dans leur armure et dont le cœur peut être touché.

— *En d'autres mots, l'effort à faire pour atteindre l'Est ne diffère pas fondamentalement de celui qu'il faut déployer pour atteindre l'Occident ?*

J.W. : Voilà un point important. Nous avons tendance à identifier l'endurcis-



L'artiste et l'artilleur. Telle est la traduction approximative de la légende que Einar Engebretsen a donnée à ce dessin qui accompagnait dans un grand journal norvégien une interview du peintre Victor Sparre, ami et soutien actif des dissidents russes.

sement du cœur avec une philosophie politique, mais un tel endurcissement peut être un facteur aussi décisif parmi les puissants de Washington ou des capitales européennes que parmi ceux de Moscou. Je veux parler de l'endurcissement du cœur face à la vérité de Dieu. L'Occident est en rébellion contre Dieu. C'est pourquoi il est si important de savoir lire le cœur des gens et de comprendre à quelle personne nous avons à faire. Notre tâche première se situe à l'Ouest. Si nous pouvons créer en Occident des prototypes d'un style de vie convaincant — à petite ou à grande échelle — dans nos familles, nos entreprises, nos cités, nos parlements, aucun rideau de fer ne pourra en arrêter le rayonnement. Les faits feront leur chemin tout seuls vers l'Est si nous payons le prix d'une vie de qualité. Si, en plus, nous pouvons communiquer cet état d'esprit par nos visites dans les pays communistes, tant mieux. J'ai rencontré l'année dernière un diplomate russe en qui j'ai senti un grand désir de contact réel avec quelqu'un en dehors du ghetto soviétique. Des millions de ses compatriotes doivent aussi connaître cette même aspiration. Plus nous créons des occasions d'ouvrir un vrai dialogue, plus grande sera la possibilité d'un changement des deux côtés.

— *Lorsque des représentants des pays communistes sont présents, dans des réceptions par exemple, n'y a-t-il pas chez les Occidentaux une peur de leur parler, une absence d'idées sur ce qu'ils pourraient bien leur dire ? Comment surmonter cette peur ?*

J.W. : Ce qui me tenait à cœur quand j'ai rencontré ce diplomate soviétique, que je ne devais plus revoir, était ceci : que puis-je lui dire qui pourrait être pour lui, pour le reste de sa vie, un point de référence permanent, quelles que soient les circonstances dans lesquelles il se trouve ? Je lui ai donc parlé de certains changements que j'ai vu s'opérer dans ma vie de famille. Je lui ai parlé de l'écoute de la conscience, de critères moraux absolus et du combat qu'il faut nécessairement mener pour changer non seulement les structures sociales, mais les comportements humains. Il m'a répondu : « Voilà sans aucun doute l'étape à venir la plus importante dans l'évolution de la Russie ».

Nous nous devons de donner le meilleur de nous-mêmes, et nous verrons alors où se trouve le terrain fertile.

— *Un groupe de femmes scandinaves ont organisé d'abord une marche sur Paris, une autre sur Moscou*

et, ce mois-ci, de New-York à Washington. Quel effet peut avoir une telle initiative ?

J.W. : Je salue le courage de ces femmes nordiques. Elles s'attendaient vraiment à ce que leur entreprise ait une influence. J'honore leur ferme détermination de faire en sorte que leur demande de désarmement atteigne les centres de pouvoir. Elles entretiennent peut-être quelques illusions, mais je dois avouer que j'ai été moi-même déçu qu'à l'occasion de leur marche sur Moscou elles n'aient pas eu de contact avec les mouvements pacifistes officiels ou clandestins, n'ayant pas outrepassé les interdictions des autorités. Pour ne pas s'aliéner la Russie officielle, elles n'ont pas pris contact avec ceux qui, au risque de leur vie, ont pris position pour la paix et le désarmement en Union soviétique. A mon avis, cet accommodement sape la crédibilité de leur effort.

— *La conquête de Rome reste pour les chrétiens un exemple de foi selon laquelle les armes spirituelles sont plus fortes que les armes matérielles. Si nous partageons une telle croyance, pourquoi nous, chrétiens ou habitants des nations chrétiennes, semblons compter tellement sur l'armement militaire ? Où est la faille ?*

J.W. : Nous devons pouvoir compter sur une dissuasion efficace puisque nous avons à faire à un adversaire agressif. La seule justification d'une force de dissuasion militaire, cependant, réside dans le sursis qu'elle nous donne pour mettre en action les forces spirituelles.

— *Vous parlez d'un adversaire agressif. Chaque camp justifie précisément son armement par les intentions belliqueuses de son adversaire. Il y a donc, dans le fond, une question de confiance.*

J.W. : Nous devons saisir chaque chance qui nous est offerte de sonder les intentions et les attitudes de l'autre, comme de nous-mêmes, et de nous comporter de telle façon que l'autre puisse croire à nos intentions. Ce qui, bien sûr, n'est pas facile.

— *Votre pays, la Norvège, fait partie de l'OTAN, mais les pays scandinaves, d'une manière générale, ont toujours adopté une position indépendante dans bien des domaines. Ils ne semblent liés ni à l'Ouest, ni à l'Est. Y a-t-il quoi que ce soit que puissent faire les pays nordiques pour combler le fossé entre les grandes puissances ?*

J.W. : Je suis convaincu que nous avons un rôle particulier à jouer, pre-

mièrement parce que nous ne détenons aucune puissance, que nos motivations ne sont pas trop suspectes et que nous avons moins à craindre que d'autres. Et puis, il y a la position unique de la Finlande, qui se trouve dans l'orbite soviétique tout en marquant son indépendance. Il faut souligner aussi les liens qui rapprochent la Suède des pays baltes et de la Pologne, tandis que la Norvège entretient des rapports spéciaux avec la Yougoslavie. Ces liens peuvent se révéler utiles.

Frank Buchman, fondateur du Réarmement moral, a toujours vu la Scandinavie comme devant devenir la réconciliatrice des nations. Telle est, je crois, la mission que Dieu nous confie. Nous pouvons l'honorer dans la mesure où nos dirigeants sont des hommes d'intégrité qui comptent sur la sagesse divine et ont appris l'art d'aider les autres à changer. Dans les conseils des nations, ce devrait être là la voix des pays nordiques. A nous de nous assurer que nous soyons représentés par de tels chefs.

— *Bien des gens en Occident pensent que seul un changement de régime en U.R.S.S. pourrait résoudre les problèmes du monde. Est-ce vraiment sûr ? Ne peut-on concevoir un changement au sein du régime ?*

J.W. : La plupart des dissidents qui ont quitté la Russie estiment que le système soviétique possède un étonnant pouvoir de stabilité. Il a créé une situation d'équilibre qu'il est difficile de renverser. Les possibilités de révolution interne semblent donc minimales à l'heure actuelle. Il y a deux autres solutions : soit une intervention violente de l'extérieur, soit un changement de l'intérieur. C'est à cette dernière que nous devons travailler de toutes nos forces. C'est là que le film sur Gandhi nous interpelle, notamment la foi qui s'en dégage dans la puissance offensive de l'esprit. L'essence de cet enseignement n'est pas pour moi dans le fait de ne pas avoir d'armes, mais dans la nécessité de développer une puissance spirituelle qui peut avoir un impact dans la vie des hommes de l'autre camp.

L'Europe a été à l'origine de deux guerres mondiales. Elle a causé des souffrances sans fin à l'ensemble de l'humanité. Aujourd'hui, un rideau la sépare d'un bout à l'autre. Je pense que nous pouvons payer une partie de notre dette envers le monde en surmontant la division de notre continent.

Propos recueillis
par Jean-Jacques Odier
et Jean-Marc Duckert

Petits bonshommes et ani

Les confidences d'un dessinateur



QUAND on a été dyslexique dans son enfance, surtout à une époque où le handicap n'avait pas été vraiment identifié et où les thérapies n'existaient guère, on risque d'en être marqué toute sa vie. Einar Engebretsen, le grand Norvégien que j'interroge à Caux, semble au contraire s'être appuyé sur cet obstacle initial non seulement pour s'en débarrasser, mais pour forger l'originalité de sa personnalité et son sens de l'humour.

Il raconte volontiers les gaffes qu'il lui arrivait de faire quand il disait ou écrivait un mot pour un autre, mais il ajoute : « Je n'ai pas vraiment souffert de mes premières difficultés scolaires, dont la cause échappait alors au corps enseignant. J'ai bien senti cependant que je n'entrais pas dans les cadres établis. Pendant deux ans, j'ai imité la signature de mon père au bas de mes bulletins, et quand il s'étonnait de ne jamais voir mes carnets, je lui disais que le système avait changé ! »

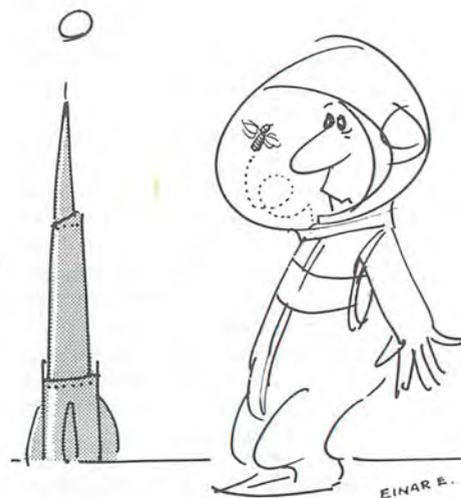
Que faisait-il alors pendant les classes de langues ou de mathématiques ? Il dessinait de petits bonshommes et créait, avec un camarade, un journal qu'il intitula « La grenouille au Sahara ». Le dessin était devenu pour lui un dérivatif. « Je ne pouvais me satisfaire, dit-il, de copier ou de répé-

ter, ces deux activités semblant pour moi caractériser l'enseignement d'alors ».

Enfin, pour Einar, c'est l'entrée à l'École royale des Beaux-Arts, qui convient mieux à ses aptitudes, et où il fait la connaissance du peintre Victor Sparre et, par lui, du Réarmement moral. A peine a-t-il terminé ses études qu'il reçoit une offre de travailler comme caricaturiste au journal socialiste *Arbeiderbladet*, « qui voulait, d'après Einar, aérer ses colonnes de quelques petites bulles légères et humoristiques ». Il va voir le directeur du quotidien pour lui dire qu'il aimerait d'abord aller passer quinze jours à Caux. En fait, il ne reviendra en Norvège que bien des années plus tard, ayant décidé entre temps de se consacrer entièrement au Réarmement moral, ce qui le conduira vers bien des terres lointaines.

Des Suisses sur la lune

« J'ai été très impressionné, précise-t-il, par les foules que j'ai rencontrées à Caux et par la force universelle qu'elles représentaient. Pour travailler dans cet esprit, je ne me suis vu offrir ni salaire, ni sécurité, juste une vie de foi, mais j'ai fait une expérience humaine dont j'avais confiance qu'elle grandirait. Cela ne m'empêchait pas de penser à la caricature. Je sentais que ma personnalité avait besoin de mûrir et mon imagination n'a pas trouvé tout de suite son expression. Ces années de travail avec les équipes du Réarmement moral m'ont d'ailleurs fait vivre dans un



milieu très créateur à tous points de vue.

« Ce qui m'a saisi, c'est le fait que la vie du Réarmement moral faisait un tout, depuis le repas que l'on sert jusqu'au rôle que l'on joue sur la scène, du soin que l'on prend de son voisin jusqu'à la façon dont nos esprits étaient amenés à appréhender les problèmes du monde. Sans que je l'aie formulé explicitement à ce moment-là, trois aspects des préoccupations de Frank Buchman, initiateur du Réarmement moral, m'ont particulièrement passionné. Le souci qu'il avait, déjà à cette époque, juste après la guerre, des minorités ethniques. Aujourd'hui leur existence et leurs aspirations sont devenues un facteur politique majeur. Ensuite, son intérêt pour le monde



La révolution permanente

aux pensants

norvégien

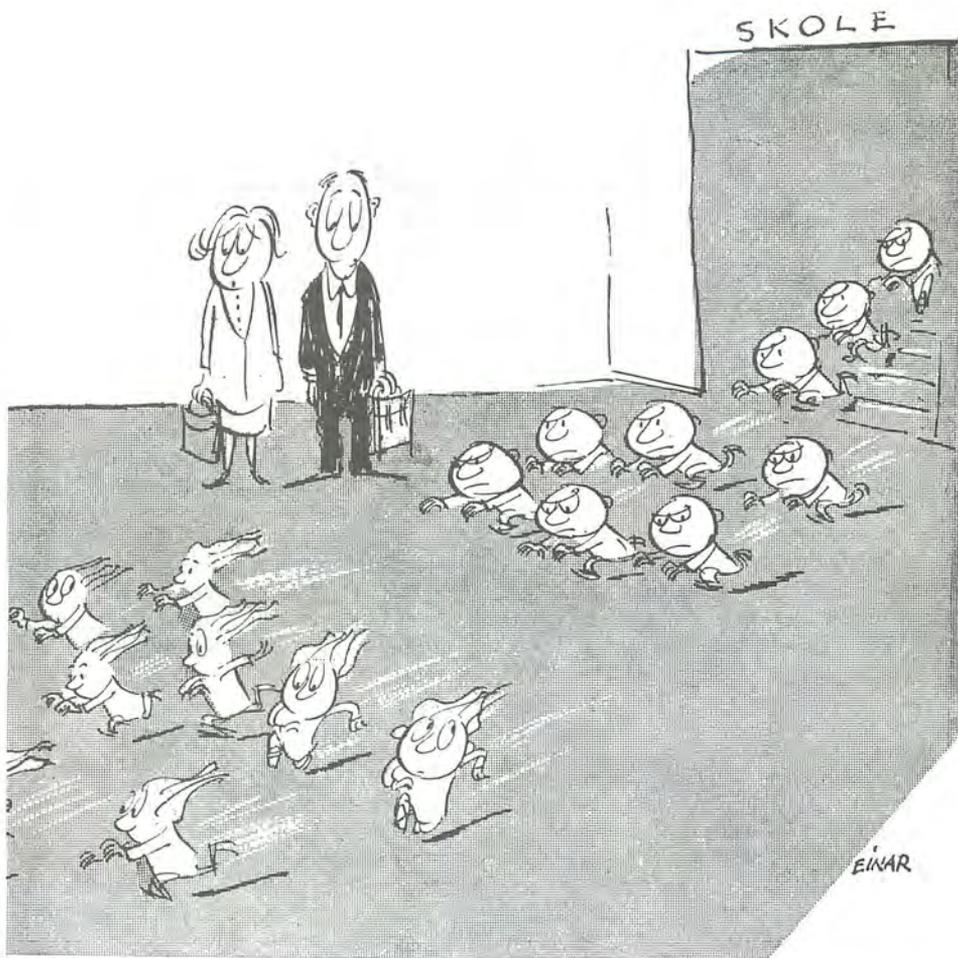
musulman, qui était loin d'avoir alors l'importance qu'il a aujourd'hui. Enfin, sa conviction que les marxistes pouvaient dépasser leur idéologie pour en découvrir une autre plus complète et plus universelle. »

Quelques années plus tard, pour des raisons de santé, Einar Engebretsen et sa femme Aagot reviennent en Norvège et doivent mener une vie moins mouvementée. Einar reprend son art, ses caricatures paraissent dans plusieurs journaux. Il est fier surtout d'une page entière de dessins publiés dans le journal satirique suisse *Nebelspalter*, illustrant le débarquement des Suisses sur la lune, bien avant les Américains. Là, les cors des Alpes servent tour à tour de tuyères et de moteurs. Qu'est-ce que les astronautes de la Nasa trouvent sur la surface déserte de la lune ? Des Suisses confortablement installés, prêts à leur vendre des fromages !

Une grosse chenille attendrissante

Le petit bonhomme qu'Einar Engebretsen gribouillait autrefois sur ses cahiers d'école a alors pris sa forme plus définitive : de petites jambes fines portant une grosse tête où les yeux semblent démesurés. Pourquoi ? « De nombreux caricaturistes semblent négliger les yeux, comme s'ils n'avaient aucune importance. Mais les yeux sont pour moi le reflet de l'âme, de la vie intérieure. Par eux s'expriment la joie, la tristesse, la solitude, les soucis. Par eux se nouent les relations entre les hommes. Or, c'est cela qui m'intéresse : la façon dont les gens se voient et se regardent les uns les autres. »

De la caricature, Einar passe très naturellement à la marionnette représentant le monde animal. Sa femme a commencé par fabriquer des marionnettes pour animer des soirées de Noël. Puis la belle-sœur d'Einar, avec ses doigts de fée, lui en crée toute une série : une chemise de nylon du beau-père industriel devient une poule. Des anneaux de rideaux reliés par une étoffe vert pomme se métamorphosent en une grosse chenille que, en cette fin de juillet 1983 à Caux, des centaines d'enfants et de parents suivent du regard pendant trois bonnes minutes,



L'instituteur : Je suis peut-être vieux-jeu. Mais il me vient des doutes sur notre nouveau programme d'éducation sexuelle à l'école.

passant du rire à l'attendrissement, tandis qu'elle s'obstine à pousser un gros objet devant elle, frétilant de la queue et manquant à tout moment de tomber de son mur. Et surtout le chien qui doit apprendre, comme tous ceux de son espèce, à demander pardon (car Einar est aussi ventriloque, à ses heures) des morsures qu'il distribue allégrement. Tout un univers d'animaux qui apprennent à vivre ensemble, à prendre soin les uns des autres et à s'aimer. Avec, toujours, ces grands yeux expressifs en qui chacun peut se reconnaître.

Ne pas se prendre au sérieux

Derrière le petit bonhomme à grosse tête et cette faune à sentiments humains, il y a toute une philosophie de vie dont la personnalité d'Einar Engebretsen est le reflet : « Frank Buchman a prié pendant deux ans, paraît-il, pour acquérir un sens de l'humour, sachant que c'est là un atout dans le changement du monde, dit-il. Effectivement, il faut savoir prendre Dieu au sérieux, sans se prendre soi-

même au sérieux. La plupart du temps, les gens font l'inverse. Je ne prends pas non plus mon art trop au sérieux ; je me sens simplement appelé à faire en sorte que les gens autour de moi donnent le meilleur d'eux-mêmes. Voilà ce qu'est pour moi l'amour de Dieu. »

« Nous vivons dans un monde de mots et de concepts, ce qui finit par immuniser les gens. Il leur faut de nouveaux angles sous lesquels regarder la vie. » Et puis, se rappelant ses laborieuses années d'école, Einar d'ajouter : « On nous enseignait surtout la logique comme si c'était par excellence le test de l'intelligence. Mais elle est souvent sans lien avec l'expérience humaine. Or la créativité est aujourd'hui une facette essentielle de l'intelligence. Que sait faire un intellectuel d'un journal ? Il ne peut que le lire. Que fait un homme créateur ? Il sait le lire, bien sûr, mais il sait s'en servir pour allumer un feu, fabriquer une cocotte, sécher ses chaussures mouillées ou, aussi, pour chasser les mouches... »

(Propos recueillis par J.-J. Odier)

Un homme politique allemand face à son passé

« Ne détournons pas le regard »

En Allemagne fédérale comme ailleurs, le cinquantième anniversaire de la prise du pouvoir par Hitler a donné lieu à d'innombrables articles et prises de position dans la presse régionale et nationale.

A Sindelfingen, dans la région de Stuttgart, ce sont les élèves d'un lycée qui se sont penchés sur ce qui s'était passé à cette

époque dans leur propre ville.

Avec une franchise peu habituelle de la part des hommes de sa génération, le député chrétien-démocrate Peter Petersen, élu de la région où se trouve cette ville, s'est exprimé sur la question dans le quotidien Stuttgarter Nachrichten du 5 mai 1983.

(...) Je trouve justifiée et opportune l'initiative des lycéens de Sindelfingen qui se sont ainsi penchés sur le passé de leur ville. Le zèle et la passion qu'ils y ont mis m'ont impressionné. Je comprends aussi la question qu'ils se posent, bien qu'elle ne soit pas entièrement dépourvue d'une certaine attitude de propre-justice : pourquoi nos pères et nos grand-pères ont-ils toléré tout cela, pourquoi y ont-ils même participé ?

Ceux d'entre nous qui avons vécu cette période se donnent, à mon avis, une excuse facile en affirmant — combien de fois ne l'avons-nous pas fait ? — que ces enfants ne peuvent pas se rendre compte des conditions qui prévalaient alors, qu'ils ne sont pas en mesure d'en juger la réalité.

A ces jeunes, nous devons plus d'honnêteté si nous voulons les aider à surmonter leur hypocrisie et l'attitude de supériorité qui nous blessent tant. De leur côté, ils doivent se garder de deux erreurs : l'une consisterait à croire que,

dans toute l'histoire de l'Allemagne, seules ces douze années ont été pour nous des années de honte et de deuil ; l'autre, à ne pas voir que les nazis et les communistes ont, au début des années trente, anéanti la première expérience démocratique dans laquelle le peuple allemand se soit jamais engagé.

Murs et barbelés

Les communistes qui furent arrêtés à l'époque et dont le courage nous a tant impressionnés voulaient bel et bien ériger un Etat où les libertés individuelles seraient écrasées par le collectivisme de la même façon que sous Hitler et aujourd'hui en R.D.A. Pour ma part, je ne vois aucune différence qualitative entre les murs et les barbelés qui entourent un camp de concentration et ceux qui, aujourd'hui, coupent en deux notre pays.

A mon avis, l'on ne peut pas condam-

ner l'indifférence morale des Allemands de 1933 à l'encontre de Hitler, alors qu'en 1983 on se montre indifférent à ceux qui, en Allemagne, piétinent les droits de l'homme.

S'il y a une leçon que les Allemands doivent tirer de l'époque hitlérienne, c'est bien celle-ci : ne détournons plus les yeux lorsque des hommes sans aucun moyen de défense sont la proie de sévices et d'injustices exercés aussi bien par des individus que par des Etats.

Cette dernière phrase, je l'ai prononcée il a quelques mois devant un auditoire de 400 juifs dans une synagogue de New-York. Ce qui m'a permis, une fois de plus, de constater que nous autres Allemands pouvions nous servir de notre passé pour aider à guérir les blessures des victimes de l'hitlérisme, à condition que nous soyons honnêtes et que nous ayons connu l'expérience du pardon. C'est pour cette raison que je n'ai pas caché à mon auditoire juif que j'avais grandi dans les rangs de la jeunesse hitlérienne.

Dans le bon camp ?

Dès ma première année à l'école — en 1933 — je pouvais lire sur les murs de ma classe, écrits en grandes lettres gothiques, les mots suivants : « Les juifs font notre malheur ». Je n'ai jamais douté de la véracité de cette affirmation jusqu'au jour où, en 1945, quelques mois après la fin de la guerre, j'ai fait, pour la première fois de ma vie, la connaissance d'un juif. Cet homme avait survécu à huit années d'internement dans les camps de concentration.

Depuis cette rencontre, je suis devenu réfractaire aux individus ou aux Etats qui jugent et condamnent les gens à cause de leur origine ethnique. Car personne n'a choisi ses parents et la valeur d'un être humain ne doit rien à l'accident que représente la pigmentation de son épiderme.



Le député allemand Peter Petersen (à gauche)

A l'époque, j'étais décidé à émigrer. Je voulais refouler ou oublier le fait que j'étais allemand, tant m'avait ébranlé l'histoire de ce juif. Mais je me trouvais peu après entraîné dans un procès dont des millions d'entre nous ne sont jamais arrivés à se libérer : se développa en moi l'attitude qui rend si difficile le dialogue avec nos enfants et qui empoisonne pour une grande part les rapports entre générations. Je me suis convaincu, et les autres avec moi, que je n'avais rien eu à faire avec ces horribles crimes, que j'étais dans le bon camp, celui des Allemands innocents, que Hitler, Himmler et toute la bande des SS étaient les seuls coupables. C'est cette attitude de propre-justice, la même de part et d'autre, qui est à la racine de l'aliénation entre ceux qui ont dix-huit ans aujourd'hui et ceux qui avaient dix-huit ans à l'époque.

(...) Il semble évident que ceux d'entre nous qui avons suivi des instructions administratives ou des ordres militaires, en sachant que la désobéissance entraînerait la mort, qui avons marché au pas derrière les oriflammes du Führer, ne sont pas coupables, — juridique-ment parlant.

Un incident oublié

Et pourtant ! La question que nous posent nos enfants n'est pas de nature juridique, mais de nature morale. Cette question-là, nous ne pouvons pas l'éviter. J'ai pour ma part raconté à mes enfants comment les choses se sont passées. Me sentant prisonnier de mon attitude de propre-justice et cherchant à faire le point sur ma vie, j'avais retrouvé une démarche chrétienne.

Curieusement, c'est à ce moment-là que m'est revenu à la mémoire un incident que j'avais totalement oublié. C'était en 1944. J'avais 17 ans et je faisais mes classes, comme jeune recrue, dans le secteur de Lausitz. Lors d'une séance sur le terrain d'entraînement, nous avons remarqué un groupe de silhouettes émaciées que l'on poussait d'un train de marchandises dans un autre, sous la surveillance stricte d'une unité SS. Effrayés, nous avons demandé à notre lieutenant de quoi il s'agissait. Celui-ci nous a rassurés en nous disant que ce n'étaient que des Polonais et des juifs. Lorsque je compris, en me remémorant cet incident, à quel sujet on nous avait « rassurés », toute ma propre-justice s'en est allée d'un seul coup !

C'est pourquoi j'ose affirmer aujourd'hui que ces hommes (les personnalités mises en cause dans l'enquête des lycéens de Sindelfingen — n.d.t.) et

« Avez-vous été nazi ? »

En juillet dernier, M. Petersen faisait un exposé sur la politique de l'Allemagne d'aujourd'hui à Portland, dans l'Etat d'Oregon, devant un auditoire de deux cents personnes réunies dans le *City Club*, le cénacle le plus en vue de la ville. Comme précédemment à New-York, il se vit interpellé par un juif âgé qui lui demanda s'il avait été membre du parti nazi. « J'étais un membre enthousiaste des Jeunesses hitlériennes », répliqua M. Petersen, en précisant que seul son jeune âge l'avait empêché d'entrer au parti. « En 1945, je pensais que les Américains et les Russes avaient gagné la guerre tout simplement parce qu'ils avaient plus de canons et plus de bombes. La défaite n'avait en rien altéré ma conviction

qu'Hitler avait raison et que tous les autres avaient tort ». Après avoir évoqué son cheminement personnel, comme il l'avait fait dans la synagogue de New-York, M. Petersen devait conclure : « J'ai alors découvert que l'absence de sensibilité morale qui a fait un Hitler était en moi comme elle était chez les nazis. Si je ne suis pas devenu SS, c'est par la grâce de Dieu ». « Les participants à cette évocation d'une période terrible, devait commenter un journaliste d'une station de télévision, ne sont pas près d'oublier cet incident. La salle dans laquelle M. Petersen a fait cette révélation est maintenant vide, mais elle résonne encore de l'écho de son appel pour que de tels événements ne se reproduisent plus, de l'ovation qui lui a été faite et surtout de sa conclusion si honnête ».

moi savions — ou du moins pressentions — qu'il se passait des choses terribles qui n'avaient rien à voir avec les notions d'honneur militaire et de patrie, que nous avions détourné le regard et qu'ainsi nous avons « fait » Hitler.

A la fin de mon intervention dans la synagogue de New-York, un vieil homme s'est levé pour prendre la parole. A ses côtés, sa femme pleurait. Il m'a expliqué que son fils, qui vivait au Pérou, leur avait écrit six mois auparavant qu'il voulait épouser une jeune Allemande. Puis il a ajouté, en s'excusant presque, qu'il avait fait savoir à son fils qu'il ne pourrait plus

jamais revenir à la maison, étant donné qu'ils avaient dû fuir l'Allemagne en catastrophe en 1938 et que ses parents à lui avaient disparu à Auschwitz. Mais après cette matinée de synagogue — il venait d'en parler à sa femme — il allait écrire à son fils que lui et sa femme allemande étaient les bienvenus chez eux.

Avec l'honnêteté, les pires des expériences peuvent conduire à la guérison, au sein de notre propre peuple comme dans nos rapports avec les autres pays et les autres groupes ethniques. C'est seulement dans cette perspective que l'évocation des histoires du passé a un sens.

L'espoir au bout de la plume

par John Williams, d'Australie

Le slogan des écrivains de notre siècle aura été « l'expérience vécue ». Il s'agit de rendre réelles les expériences que traverse un héros de telle sorte que le lecteur le suive pas à pas, le cœur battant à tout rompre ou l'esprit touchant le fond du désespoir.

C'est un grand service que les artistes et les écrivains ont ainsi rendu à notre civilisation en déroute. En un siècle de guerres mondiales et de désillusions, où les chefs et les institutions établis ont déçu les espoirs, ils ont voulu du réel ; que l'art soit le reflet fidèle de la vie, pour faire antidote aux platitudes habituelles. La pensée existentialiste a souvent été une sorte d'hygiène intellectuelle en même temps qu'un moyen d'expression pour tous ceux qui cherchaient une signification profonde à un monde brutal et sans destin apparent. Demandons-nous quelles sortes

d'expériences ont été relatées jusqu'à présent. On nous a servi des gamelles de violence, le désespoir à pleins seaux et le sexe par tonneaux entiers. Mais est-ce là toute la gamme de l'expérience humaine ? Ou existe-t-il encore d'autres domaines à explorer ?

Je lisais récemment un roman qui, en Australie, a reçu les éloges de nombreux critiques. Le thème en était les aventures d'un expert australien dans un pays d'Asie. Issu de l'élite de son pays, cet homme se sent néanmoins complètement perdu dans un environnement asiatique. Au fil de ses déplacements, il s'enfonce dans une espèce de borbier ; son mariage se brise. Puis le livre se termine, d'une manière plutôt abrupte, avec sa capture par des terroristes.

Fin page 14

LE RÉARMEMENT MORAL SUR LE TERRAIN

Espoir canadien

« La renaissance spirituelle du Canada viendra des provinces maritimes » : sur la lancée de cette conviction d'un habitant de Nouvelle-Ecosse, une cinquantaine de personnes se sont rassemblées dans cette province atlantique du Canada, dans la ville de Truro, sur le thème de « Renaissance de l'homme, renaissance de l'espérance ».

Un couple d'Ottawa a souligné l'importance de la vie de famille, un lieu où l'on s'équipe pour la vie d'adulte et où l'on apprend à « travailler avec les autres et à apprécier et concilier des points de vue différents ».

La voix de la jeunesse s'est fait aussi entendre. Un Québécois s'est identifié à tous les jeunes qui, à leur façon, « cherchent Dieu avec passion au-delà de leur désespoir ou de leur insatisfaction ». Il a demandé à son entourage de garder la foi même pour « les cas désespérés », qui peuvent toujours, à la longue, « laisser tomber leurs bonheurs artificiels et devenir d'ardents bâtisseurs du Royaume de Dieu ».

Les participants ont redécouvert l'importance de valeurs morales absolues qui donnent tranchant et efficacité aux valeurs spirituelles.

Le programme de cette conférence s'est accompagné de prises de contacts enrichissantes avec des personnalités aussi variées que des chefs indiens, des responsables syndicaux, des ecclésiastiques ou des représentants d'associations à but humanitaire ou culturel.

Stage pour les artisans du changement

Une nouvelle fois, le centre de Tirley Garth, en Angleterre, ouvre ses por-

tes cet automne pour accueillir les participants à un *Programme d'action avec le Réarmement moral*, qui se déroulera du 15 septembre à la mi-janvier 1984.

Cette initiative s'adresse à ceux qui veulent apporter leur pierre à la construction de l'avenir et, à cet effet, sont prêts à réviser en profondeur leur propre vie pour devenir autour d'eux les artisans d'un changement.

Comment identifier les facteurs humains qui sont souvent à l'origine des problèmes techniques et économiques : tel est l'un des thèmes de réflexion proposés à ceux qui prendront part à cette période de formation qui, outre des moments d'études, comportera diverses activités pratiques mais aussi culturelles et artistiques.

Tirley Garth est situé à proximité des deux grandes cités industrielles de Liverpool et Manchester. Des prises de contacts variés, des visites sur place permettront une action sur le terrain, faisant le lien entre les vérités découvertes à Tirley et les besoins concrets de la société environnante.

Pour plus ample information, demandez à recevoir le dépliant de l'invitation disponible à nos adresses.

La famille et l'entreprise

Une rencontre originale a eu lieu en juillet dernier dans la ville de Hyderabad, capitale du vaste Etat méridional d'Andhra Pradesh, en Inde. Quatre jours durant, directeurs, responsables syndicaux et employés d'une grosse entreprise de produits chimiques, la société IDL, se sont retrouvés en compagnie de leurs épouses pour prendre part à une rencontre intitulée *La famille et l'entreprise*. Celle-ci faisait suite à deux séminaires industriels auxquels une quarantaine d'entre eux avaient successivement participé en avril et



Le centre de Tirley Garth en Angleterre

mai derniers au centre du Réarmement moral, à Panchgani.

Outre son importance économique, la société IDL est aussi connue pour les affrontements violents qui ont eu lieu dans un passé récent au sein de son personnel, aboutissant parfois à des meurtres ou à la séquestration de directeurs.

A la suite d'un séjour à Panchgani, certains travailleurs, connus pour leur position extrême ou leur violence, ont fait preuve de changements profonds et ont ardemment soutenu le président de leur entreprise pour organiser, dans l'esprit de Panchgani, cette rencontre de juillet. Ils en ont soigneusement pris en charge les divers aspects pratiques tandis que les frais d'acheminement à Hyderabad de quinze responsables du Réarmement moral ont été couverts par l'entreprise.

« Depuis ses débuts il y a vingt deux ans, notre société a fourni toutes sortes d'avantages à ses employés. Elle s'en est ainsi achetée les mains, mais pas les cœurs », a déclaré le directeur général d'I.D.L. « Si j'ai assisté d'un bout à l'autre à ces quatre journées de rencontre, au lieu de partir en déplacements comme d'habitude, c'est parce que j'y découvrerais comment les cœurs pouvaient se mettre au travail », a-t-il ajouté au terme de la conférence. Le secrétaire syndical de l'entreprise a fait part de sa décision de renoncer à certaines habi-

tudes, comme la dépendance de l'alcool. Il a également déclaré : « Quand on décide de gérer ses responsabilités sous l'autorité de la voix intérieure, on met en jeu sa position ; mais c'est désormais ma priorité de faire ce que Dieu me montre ».

A la faveur de ces journées, nombre de décisions personnelles ont été prises qui influenceront sur la vie de famille de participants ou sur leur environnement : des excuses à formuler, des réconciliations à entreprendre. Plusieurs épouses ont décidé d'occuper leur temps libre en aidant à instruire les enfants pauvres de leur voisinage. Une autre a trouvé une solution à la querelle incessante qui oppose entre elles une quinzaine de familles de sa localité lorsqu'elles viennent s'approvisionner en même temps aux deux robinets publics qui fonctionnent pendant une heure seulement.

Le président de la société IDL désire que soit bientôt organisée une autre rencontre de ce genre, à l'intention d'une centaine de couples cette fois !

Dans son premier numéro de l'année, la revue trimestrielle *Operare*, publiée à Turin par l'Union chrétienne des dirigeants d'entreprises italiennes (U.C.I.D.), présente les grandes lignes de l'article de Willi Haller (Pour une autre gestion du temps), paru dans notre numéro de mars.

SERIEUX



RENCONTRE

L'Europe et la famille ont été les thèmes des deux premières sessions des conférences du Réarmement moral à Caux. Nous publions dans notre prochain numéro un compte rendu de l'ensemble de l'été. Voici quelques moments de la vie au fil des jours.

Instantanés de Caux

PERSPECTIVE



THEATRE

MUSIQUE

TRAVAIL



JOHN WILLIAMS

Suite de la page 11

Ayant beaucoup voyagé en Asie moi-même, j'ai pu apprécier la mise en scène brillante des personnages et de leurs aventures. Le livre est écrit avec art, nuance et subtilité. Mais l'auteur, de toute évidence, ne réserve à son personnage pas le moindre espoir. Il l'enveloppe d'un humour qui se fait de plus en plus sombre au point que disparaît toute notre sympathie pour le héros, ou même pour ce que l'auteur essaie de nous dire. Le livre aurait pu être un chef-d'œuvre. Mettant en lumière l'un des grands problèmes de notre époque, il aurait pu par exemple nous aider à résoudre les dilemmes des Occidentaux en Asie, ou à mieux comprendre leur échec au Vietnam. Si le héros avait su regarder en face ses propres faiblesses ou essayé de relever les défis qui se présentaient à lui, l'intérêt du livre en aurait été doublé. En fait, l'attention du lecteur erre entre le fil de l'histoire et le talent littéraire de l'écrivain. C'était peut-être ce que voulait inconsciemment ce dernier. Mais ceci ne m'apparaît pas comme de l'art véritable, l'art consistant pour un auteur à créer un univers et à s'en effacer. J'ai étudié la littérature anglaise à Oxford et je m'intéresse à ce que les

médias modernes font circuler pour alimenter nos imaginations et notre créativité. Je suis moi-même en train d'achever mon premier roman qui s'est avéré une aventure encore plus fascinante que je ne l'avais imaginé. De là à dire qu'il trouvera un éditeur ou un critique favorable, il y a une marge. Mais cela a été pour moi une expérience extraordinaire de sentir naître une série de personnages variés.

Une mine d'or

J'ai essayé de transmettre une sorte d'expérience dont, peut-être à juste titre, la créativité des écrivains de notre siècle s'est trop peu emparée : la lutte d'un groupe d'individus pour traduire la volonté de Dieu dans un monde façonné par l'homme. De mes vingt-cinq années d'expérience avec le Réarmement moral, j'ai acquis la conviction que le principal danger qui nous confronte aujourd'hui, pire encore que les missiles et les bombes H, la pauvreté ou l'injustice, c'est l'absence d'espoir en nous, le manque d'attente en même temps que de détermination à changer ce qui doit changer. Ceux qui ont écrit à ce sujet ont trop souvent voulu prouver quelque chose. Ils s'en retrouvaient acculés à la défensive. Or, par expérience, je me suis rendu

compte que, lorsque je tombe dans ce piège, je perds l'inspiration qui donne réalité à mes personnages.

Ceux qui croient en Dieu et dans l'avenir semblent être aujourd'hui une minorité. Je n'en suis pas si sûr. Les cheminements extraordinaires de dissidents russes ou de drogués occidentaux en quête d'une foi témoignent de la soif d'éternel qui est enracinée dans l'esprit humain. Il s'agit là d'un sujet des plus délicats qu'on ne peut aborder qu'au prix d'un art hautement désintéressé, libre de tout souci de propagande.

J'ai été surpris de constater avec quelle subtilité et quelle intensité mes propres personnages m'ont parlé. Bien sûr, il dépend de mon maigre talent qu'ils parlent aux autres de la même façon. Mais, quoiqu'il advienne de mon ouvrage, je suis convaincu que, dans le monde difficile que nous connaissons, l'expérience d'hommes à la recherche de l'infini et soucieux de découvrir ce qui doit changer en eux pour y parvenir, constitue une mine d'or pour les écrivains. Ceux qui veulent l'explorer sont d'ailleurs de plus en plus nombreux. Si des artistes s'intéressent sincèrement et en profondeur à ce genre d'expériences, ne pouvant relater que celles qu'ils ont eux-mêmes faites, ils réussiront peut-être à promouvoir les comportements nouveaux qui nous sauveront de la destruction.

JAPON :

Pour une nouvelle ouverture

Vers la fin du XIX^e siècle, le Japon s'ouvrait à la technologie occidentale après deux siècles d'isolement complet. Aujourd'hui, des personnalités japonaises influentes appellent leurs compatriotes à une seconde ouverture vers le monde entier et dans le dessein de jouer pleinement leur rôle dans le concert des nations.

C'est dans ce contexte que l'on doit situer la septième rencontre annuelle internationale du Réarmement moral qui s'est tenue au Japon, dans le centre d'Odawara, au sud-ouest de Tokyo, à la fin du mois de mai dernier, rencontre qui fut suivie d'une campagne d'information d'une dizaine de jours. Des contacts et des échanges ont pu être ainsi établis ou développés entre responsables japonais et personnalités d'Europe, des Etats-Unis et de pays du Pacifique, de la Corée à la Nouvelle-Zélande.

Parmi les cinquante-cinq délégués venus de douze pays, on notait la présence de MM. Frédéric Philips, ancien président de la société Philips, John Moore, directeur chargé des relations avec le personnel de la société américaine Scovill, ainsi que de deux syndicalistes venus de New-York.

Dialogue américano-japonais à la rencontre d'Odawara : MM. Nobutane Kiuchi, président de l'Institut nippon d'économie mondiale, et John Moore, directeur du personnel de Scovill Inc. (USA).



Etait également présent M. Son Sann, premier ministre du gouvernement de coalition en exil du Kampuchea démocratique.

La campagne d'information qui s'est menée à Osaka et Kobe, au cœur du Japon industriel, ainsi qu'à Tokyo, a permis aux délégués de converser pendant tout un après-midi avec les responsables syndicaux et patronaux de la société Toshiba et, à l'occasion de rencontres ou de déjeuners, de s'entretenir avec les responsables de divers secteurs de la vie nationale japonaise, notamment le ministre de la Défense, M. Tanikawa, et le P.D.G. de la société Nissan, M. Ishihara.

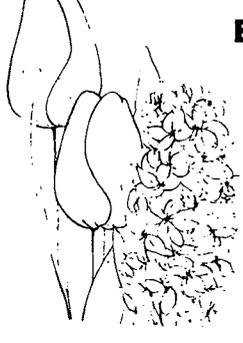
Nombre de ces personnalités japonaises se

sont montrées convaincues de la nécessité d'une nouvelle ouverture du Japon vers le monde. Certains d'entre eux éprouvent un « sentiment d'isolement du cœur », pour reprendre les termes de M. Shoji Takase, ancien directeur général de Toshiba. Ce dernier ajoutait cependant que les Japonais ne devaient pas, du fait que leur modèle est souvent qualifié d'unique, tolérer en eux-mêmes une « certaine dose d'arrogance » vis-à-vis de leurs partenaires.

Mme Yukika Sohma, présidente de la Fédération des associations féminines de l'Asie, a pour sa part affirmé que les Japonais devaient voir en face leur incapacité actuelle à sentir battre le cœur du monde.

La Riviera
vaudoise
vous accueille

LES OIGNONS A FLEURS



BON de 5 %
sur votre achat de
tulipes, jacinthas, narcisses



BLANK GRAINES

NEUCHÂTEL : Place des Halles 13
MONTREUX : Avenue des Alpes 51
VEVEY : Rue de Lausanne 1

M. et Mme Frioud

Laiterie de Gruyère

votre spécialiste en produits laitiers
Rue de l'Eglise catholique, Montreux

SALON DE COIFFURE

Dames et Messieurs

Jean Rubino

Bâtiment Rialto, avenue Nestlé 14
1820 Montreux Tél. 63.69.50.

... Dès Caux
des excursions
inoubliables !

Rochers de Naye
(2 045 m)

et **PANORAMIC EXPRESS**

Informations : Gare de Caux



LUSTRIERIE MODERNE ET DE STYLE
APPAREILS MÉNAGERS

Société Romande d'Electricité

Boulangerie, pâtisserie, confiserie

J. REYNAUD
MONTREUX

Succursales : Glion et Territet

ENTREPRISE

LIEBHAUSER S.A.

BATIMENTS - TRAVAUX PUBLICS

MONTREUX

Téléphone 63.13.64.



AUDI - NSU
GARAGE DE BERGERE
VEVEY

J.-L. Herzig

Tél. 51 02 55

PITTELOUB
CLARENS

Tél. 64.64.58.

Alimentation générale

Marchandises
de 1^{re} qualité

Jus de
pommes **obi**
obi plaît - obi satisfait
obi est parfait



Distribué par

BOISSONS RIVIERA S.A.

Eaux minérales - Bières
MONTREUX-VEVEY Tél. (021) 63.48.61

Michel PIRALLI

Plafonds suspendus
Staff

EN FENIL S/VEVEY
Tél. 51.18.31

TÉLÉPHONE



Entreprise d'installations
Maîtrises fédérales
Concession «A» des PTT
Articles ménagers - Lustrerie
Avenue Paul-Cérésole 12
1800 Vevey